



Ils ont besoin d'ailleurs pour être eux-mêmes

Steve et les Touaregs d'Algérie, Solenn et les Himbas de Namibie, Éric et les Kogis de Colombie... Qu'est-ce qui pousse certains à partager leur vie entre l'Occident et des communautés lointaines? Entre fuite et conquête, **l'immersion dans une culture radicalement différente** est aussi l'occasion d'une (re)découverte de soi.

PAR SABAH RAHMANI ET LAURENCE LEMOINE - PHOTOS LÉA CRESPI

« **A**u départ, il y a un rêve d'enfance. Mes parents avaient toute la collection de la revue *Le Tour du monde*. J'ai été bercé par les récits de Jules Crevaux, de Charles Berchon, et par les albums de Tintin », se souvient l'anthropologue Philippe Descola¹ qui occupe, à la suite de Françoise Héritier, la chaire laissée par Claude Lévi-Strauss au Collège de France. Depuis la fin des années 1970, lui et sa femme, Anne-Christine Taylor, ont effectué plusieurs séjours en Amazonie, auprès

des Achuars, un peuple jivaro d'Équateur. Une expérience qui témoigne du refus d'entrer « dans la danse classique d'une existence conventionnelle [...] pour faire usage du monde, se frotter aux peuples de la planète, se laisser faire par le voyage » et qui « nous questionne sur nos propres réserves de courage, nos choix, nos limites », observe Catherine Reverzy, psychiatre et auteure d'un ouvrage consacré aux femmes aventurières², dont Solenn Bardet (témoignage p. 165). À l'origine de ces parcours, hors norme, qui poussent un musicien, une >>>



Retrouvez la chronique « Modes de vie », le mardi à 16h49 et à 20h20.

>>> géographe, un consultant en entreprise, à construire leur vie entre deux cultures que tout oppose, il y a parfois « le besoin d'échapper à des problèmes familiaux ou à une existence qui ne convient pas », estime le psychiatre Régis Airault³, tout juste rentré de sept années passées à Mayotte. « La plupart des ethnologues que je connais ne sont pas à l'aise dans leur monde d'origine », confirme Philippe Descola.

Mais, plus que la nécessité d'échapper à leur milieu, il y aurait aussi « une envie de partir à l'étranger suscitée par la part étrangère et étrange en soi », explique Christophe Allanic⁴, psychologue clinicien. Et le besoin de se réapproprier son destin en quittant l'ombre de son père (s'« ex-patrier ») et de sa mère (la terre natale, la mère patrie...). « Freud raconte qu'il s'est trouvé mal devant l'Acropole, en réalisant le rêve inassouvi de son père. Aller dans un monde où nos parents ne sont pas allés a valeur de rite de passage », analyse Régis Airault.

Justine Martinais, infirmière pour Médecins du monde, régulièrement envoyée en mission en Afrique, puis au Népal, avait besoin de se confronter à la différence pour, dit-elle, « comprendre ce qui [la] constitue ». Au prix, pour Philippe Descola, d'un véritable choc : « Au départ, tout est différent, de la façon de s'asseoir, de dormir, à celle de manger ou de satisfaire ses besoins naturels. C'est toute une matérialité à

laquelle le corps doit s'adapter, avant même l'esprit. » La langue locale joue, elle aussi, un rôle important. « Ce n'est pas seulement une autre manière de désigner les choses, considère Justine Martinais. C'est une autre façon de les penser, qui remet notre vision du monde en perspective. » « L'autre est le chemin le plus long, mais le seul possible vers soi », résume Jean-Didier Urbain⁵, docteur en anthropologie sociale et culturelle, et spécialiste d'une tribu bien d'ici : les touristes.

Une nouvelle tolérance envers soi

Marc Dozier⁶, reporter-photographe, avait 21 ans lorsqu'il est parti à la rencontre des Papous de Nouvelle-Guinée. Depuis quinze ans, il séjourne plusieurs mois par an parmi ceux qu'il considère comme une véritable famille. Aujourd'hui, il estime que « sous l'écorce culturelle, rien ne nous différencie. Nous, les Occidentaux, nourrissons à l'égard des peuples traditionnels un fantasme à la Rousseau. Nous imaginons qu'ils ont tout à nous apprendre. En réalité, nous sommes les mêmes, tous des *Homo sapiens sapiens*, avec les mêmes émotions, les mêmes contradictions ». Invité par le photographe à découvrir la France en 2006, le Papou Mundeya Kepanga fait un constat identique. « Vous fabriquez des Boeing et des tours Eiffel, qu'aurions-nous à vous apprendre ? Ce que j'ai découvert, pour ma part, c'est que vous êtes fiers de vos ancêtres : vous entretenez vos châteaux, vous conservez ce qui est ancien dans des musées. Quand je suis rentré chez moi, j'ai dit : "Les Blancs ont peut-être détruit notre culture, mais ils prennent bien soin de la leur." »

« S'il y a de l'universel, c'est l'expérience de notre finitude qui nous l'apprend, affirme Régis Airault. Le voyage nous enseigne les limites de notre capacité de transformation. Et les limites de notre existence. » Confronté à une

autre vision de la maladie et de la mort, Philippe Descola a été « frappé par des manifestations très ostentatoires de chagrin rapidement transformées en désir de vengeance. Pour les Achuars, il y a toujours un coupable : l'ennemi contre lequel on s'est battu, le chaman qui a provoqué la maladie. Je les envie presque de pouvoir retourner la peine en agressivité. La perte d'un être cher nous laisse toujours, ici, avec un sentiment de culpabilité ». Au Népal, Justine Martinais a tenté de sauver un patient qu'elle savait perdu. « J'avais encore des possibilités thérapeutiques et j'avais besoin de les poursuivre. La famille m'a dit : "Pour nous, c'est terminé. Mais si tu as besoin d'aller plus loin, continue." Cette approche m'a fait réaliser combien il est présomptueux de notre part de vouloir aller à l'encontre de ce qui doit se passer. »

Au retour, la métamorphose est palpable. « En vivant longtemps ailleurs, on s'est débarrassé de sa peau d'Occidental, décrit Philippe Descola. Je me sens chaque fois agressé par le côté marchand de notre société, par notre rapport à la nature. Et je me retrouve à me regarder vivre comme si je remplissais mes fonctions à la manière d'un acteur. » Malgré la sensation de décalage, l'expérience est pourtant vécue comme un enrichissement. « J'ai gagné en tranquillité vis-à-vis de la différence, estime Justine Martinais. J'arrive surtout à davantage de tolérance envers moi-même. » « L'envie de repartir se fait rapidement sentir, même si le terrain est dur, confie Philippe Descola. Car le voyage permet de retrouver sa capacité d'étonnement. »

1. Philippe Descola, auteur des *Lances du crépuscule* (Pocket, "Terres humaines", 2010).

2. In *Femmes d'aventure* de Catherine Reverzy (Odile Jacob, "Poches", 2003).

3. Régis Airault, auteur de *Fous de l'Inde* (Payot, "Petite Bibliothèque", 2002).

4. Christophe Allanic, auteur du *Diable sur le divan* (Cheminements, 2009).

5. Jean-Didier Urbain, auteur du *Voyage était presque parfait* (Payot, 2008).

6. Marc Dozier, auteur de *La Tribu des Français* vue par des Papous (Dakota Éditions, 2009).

Plus qu'échapper à son milieu, il y a le besoin de se réapproprier son destin en quittant l'ombre de son père et de sa mère



Éric Julien, 50 ans, consultant en entreprise, partage la vie des Indiens kogis en Colombie
« J'apprends de leur humilité, de leur recul »

Steve Shehan, 53 ans, compositeur et percussionniste, fait de la musique avec les Touaregs d'Algérie

« J'ai été adopté par une terre, une poésie »

« J'ai été orphelin jeune. Je me suis formé seul, par les voyages, les lectures et la musique. Dès l'âge de 12 ans, je suis parti en Yougoslavie, en Turquie, en Afghanistan... Je m'en suis sorti grâce à la bienveillance des gens, en essayant d'être positif et curieux. J'habitais en Suède lorsque, à 20 ans, la photo d'un orchestre balinais sur une pochette de disque m'a intrigué. Je suis parti à Bali à l'aveuglette ! Des villageois m'ont accueilli et formé aux techniques des gongs. Un jour, je suis tombé très malade, j'avais 42 °C de fièvre. Des gens dansaient pour moi, m'apportaient des offrandes, je ne comprenais rien. Personne n'arrivait à me soulager, jusqu'au jour où un chaman m'a dit : "Tu as un vœu à faire. Selon la force de ton vœu, tu vivras." Ce fut un bouleversement. L'essentiel a pris forme dans une démarche artistique. Je me suis rendu compte du rôle fédérateur et spirituel de la musique, qui abolit les frontières. Bali est mon berceau, mais je voyage beaucoup. En 1990, j'ai rencontré en Algérie un Touareg du nom de... Baly ! Nous avons fait de la musique ensemble, il était comme un frère – il est décédé depuis –, une adoption par une terre, une poésie. La musique m'a fait découvrir qu'au-delà de nos appartenances, l'essentiel, c'est le cœur. »

À VISITER : le site Internet de Steve Shehan (www.steveshehan.com).

Solenn Bardet, 35 ans, géographe et ethnologue, a été adoptée par les Himbas de Namibie

« J'ai désormais une double filiation »

« J'ai passé mon enfance à rêver de la vie de Mowgli ou de l'Afrique. Je n'étais pas malheureuse, mais je cherchais une autre manière d'être au monde, moins fermée, moins égoïste. À 18 ans, j'étais prête à partir, quitte à en mourir. L'arrivée en Namibie fut très difficile. Je me suis retrouvée seule, perdue dans l'immensité. Il faisait froid la nuit, je ne savais pas faire un feu. Puis une famille m'a adoptée, sans doute parce que j'étais très jeune. J'ai alors vécu dans une inconscience et une confiance folle. J'aime la liberté des Himbas de Namibie. L'énergie qui, dans leur culture, passe de l'arbre à l'animal et à l'homme. En Occident, ce lien est cassé. C'est lui, je crois, que je suis allée chercher. J'aime aussi les relations qu'ils entretiennent avec leurs ancêtres. Malgré la perte, il reste de la joie à entretenir avec les disparus un dialogue autour du feu sacré. En revenant en France, j'ai travaillé sur ma généalogie. J'ai compris qu'il m'était indispensable d'être en lien avec mes racines. Mes parents ont eu du mal à accepter que j'aie une autre famille. Car, depuis dix-sept ans, je rends régulièrement visite à cette communauté, à qui je consacre plus de la moitié de mon temps à Paris. J'ai désormais une double filiation, occidentale et himba, mais je considère surtout que mon identité se situe au-delà. »

À LIRE : *Pieds nus sur la terre rouge, voyage chez les Himbas, pasteurs de Namibie* de Solenn Bardet (Robert Laffont, 2008).

Éric Julien, 50 ans, consultant en entreprise, partage la vie des Indiens kogis en Colombie

« J'apprends de leur humilité, de leur recul »

« À 25 ans, j'étais guide de montagne. En Colombie, j'ai été victime d'un œdème pulmonaire. Les Indiens kogis ont eu la gentillesse de me sauver la vie. Une fois guéri, je leur ai demandé comment je pouvais les remercier ; ils m'ont demandé de les aider à retrouver leurs terres ancestrales menacées par la guérilla et la déforestation. Dix ans plus tard, je suis revenu tenir ma promesse, et je continue à le faire, parallèlement à mes activités de consultant en entreprise. Ce qui me surprend, c'est leur manière d'habiter le monde, cette capacité à rester immobile très longtemps tout en étant très présent. Et leur humour. Un jour, j'ai demandé à un Kogi pourquoi ils m'avaient sauvé. "Parce qu'on ne voulait pas garder de poubelle sur nos terres !" a-t-il répondu en riant. J'apprends de leur humilité, de leur recul. Pour eux, connaître son "cheval fou" – nos pulsions, nos émotions, notre ego – et le domestiquer est essentiel. J'ai appris, dans ce domaine, que je ne sais rien de moi. Et puis, bien sûr, cette société précolombienne est restée ancrée à la nature, grande régulatrice. Lorsque je quitte l'Occident pour les retrouver, j'ai le sentiment de renouer avec l'élan de ma jeunesse, avec mon envie de danser, au sens de remettre du mouvement et de la joie dans ma vie. » Propos recueillis par S.R.

À VISITER : le site de l'association Tchendukua (www.tchendukua.com).

À LIRE : *Les Indiens kogis* sous la direction d'Éric Julien et Muriel Fifiis (Actes Sud, 2009).